

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band: 30 (1972)
Heft: 1

Artikel: Considérations sur le problème de l'échelle des valeurs et son importance pour une analyse prospective des institutions économiques et sociales suisses
Autor: Neuhaus, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136905>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Considérations sur le problème de l'échelle des valeurs et son importance pour une analyse prospective des institutions économiques et sociales suisses ¹

J. Neuhaus, Berne

1. EFFETS DES TRANSFERTS DÉMOGRAPHIQUES

D'anciens recensements, que les gouvernements établissaient le plus souvent pour des buts militaires, montrent qu'il y a un siècle et demi toutes les nations occupaient environ les quatre cinquièmes de leur population active dans l'agriculture et un cinquième dans l'industrie, le commerce et les services. A peu de choses près, ces proportions étaient également valables pour le Nouveau-Monde. Mais avec le développement du progrès technique et l'augmentation du rendement du travail, un nombre de travailleurs plus restreint suffit à nourrir la nation, d'où une diminution progressive de la population agricole. Actuellement, dans les pays de la CEE, la population agricole représente pour l'ensemble environ un cinquième de la population totale, alors que dans les pays de l'AELE, et notamment en Suisse, cette proportion tend à devenir inférieure à un dixième de l'ensemble des habitants. A titre de comparaison, aux Etats-Unis, le rapport correspondant est déjà inférieur à un dixième de la population.

Mais cette évolution ne peut être sans terme et, à partir d'un certain stade, le phénomène perd toute importance sociale. D'autre part, les transferts de l'agriculture vers les autres secteurs ne sont pas les seules migrations de la population active. De plus en plus, on assiste à une migration de l'industrie vers le commerce, les transports et les services ainsi qu'à des transferts de profession à profession. Mais ces migrations n'engendrent plus les bouleversements sociaux des précédentes. Elles ne sont pas accompagnées de prolétarisation et ne s'effectuent qu'entre des situations relativement voisines. Le véritable drame consiste à passer du milieu agricole à la banlieue inorganique d'une grande ville. La majorité des migrations futures consisteront à changer d'emploi ou de spécialité en conservant les mêmes conditions générales de vie urbaine. Ainsi s'impose la notion assez vague de période transitoire qui sépare deux équilibres : l'équilibre ancien, antérieur au progrès technique, et l'équilibre futur qui sera obtenu lorsque le progrès technique aura achevé de provoquer des transferts de grandes masses de population active ².

L'aspect fondamental de la période transitoire, ce n'est pas tellement le progrès technique, source de perturbations, mais la désorientation de l'individu ensuite de la cadence des changements imposés par les événements. La vie sociale échappe à la tradition et trop

¹ Etude élaborée par l'auteur selon mandat de la Commission des institutions économiques et sociales de la Conférence de prospective de la Nouvelle Société Helvétique et publiée en accord avec cet organisme.

² FOURASTIÉ J.: « Le grand espoir du xx^e siècle », Paris 1963, p. 140.

souvent l'homme ne peut plus distinguer ce qui était bon jadis et reste encore utile, de ce qui était bon jadis et se trouve maintenant périmé. Le déséquilibre de la période transitoire est caractérisé par un décalage permanent entre une évolution économique trop rapide et l'évolution morale et intellectuelle de l'humanité. Ce mal de notre époque n'est pas contesté. Le moyen d'en sortir est de prendre conscience de ce qu'est effectivement l'évolution du monde matériel, car le problème du monde moderne c'est celui de l'information et de la prévision. En effet, le sentiment d'instabilité vient généralement du défaut d'information ou, du moins, du défaut d'information suffisamment préalable. Aussi, dans notre pays, la place dévolue à l'enseignement, en général, ne saurait faire que bien augurer des qualités de développement et d'adaptation de notre population.

2. LA RECHERCHE DE CONSTANTES

La technique, source de foi

Le 13 août 1969, le président des Etats-Unis donnait une réception en l'honneur des trois astronautes qui avaient aluni. A cette occasion, il les remercia d'avoir contraint les regards du public à se diriger vers le ciel et d'être en même temps devenus des sortes de modèles pour la jeunesse moderne.

Ainsi, sans le vouloir, il dévoilait un des aspects les plus importants des voyages interplanétaires : distraire la masse des soucis et des problèmes qui l'assaillent sur cette terre. Il est vrai que l'on est prêt à dépenser sans compter pour des expériences techniques de ce genre, alors que pour nombre de tâches sociales urgentes les moyens font régulièrement défaut. On peut ainsi se demander si nous n'avons pas tendance à fuir devant nos devoirs immédiats, pour nous plonger dans l'ivresse de triomphes techniques, auxquels nous ne contribuons généralement par aucune prestation personnelle, ce qui est doublement envoûtant. Il y a là une sorte de faillite intellectuelle et morale avec le besoin d'une recherche de compensation. Dans notre civilisation dynamique, c'est dans le domaine de la technique que cette compensation demande le moins d'efforts et ce sont les produits de cette technique que l'on élève au niveau de symboles, lesquels jouent également le rôle de stupéfiants dans une société menacée de suicide collectif, par absence ou disparition de la notion de responsabilité réelle devant les problèmes vitaux et fondamentaux.

La violence polarisatrice

Les séquelles de la Seconde Guerre mondiale ne sont pas encore éliminées, que l'on assiste déjà à des regroupements de force pour un troisième conflit mondial. Mais il y a plus grave. La violence devient aussi pour l'individu isolé ou en groupes un problème de la vie de tous les jours. La criminalité prend des formes et une extension inconnues jusqu'ici. Cette évolution se trouve indirectement encouragée par certaines productions morbides de la littérature, du théâtre, de la radio et de la télévision. A ceci s'ajoutent le recours collectif aux armes dans les régions les plus diverses du globe — Hongrie, Guatemala, Chypre, Tchécoslovaquie, Proche-Orient, Vietnam —, les conflits permanents dans les pays neufs d'Afrique, la disproportion toujours plus marquée entre les dépenses militaires et les investissements sociaux, alors que les moyens de destruction deviennent apocalyptiques et transformeront les conflits généralisés de l'avenir en suicides collectifs, où il n'y aura plus ni gagnants, ni perdants, mais une destruction totale des belligérants.

Absence de points fixes

Il est courant d'entendre dire par des gens qui se veulent bien informés, que le monde obéit à certaines forces occultes, dont la dénomination varie selon le temps et les lieux. Pour les uns ce sont les capitalistes, les francs-maçons, les sages de Sion, le Vatican, pour d'autres le Kremlin, les Cent-Familles, les colonels, les technocrates ou même les bureaucrates. La liste n'est pas exhaustive. Et pourtant, les pronostics de penseurs éminents et de politiciens éprouvés ne se réalisent presque jamais, malgré l'abondance de moyens d'information et les installations électroniques perfectionnées que l'on possède dans ce domaine. On peut même dire que rarement les décisions politiques ont autant souffert de l'absence de connaissances vraies, de vues réelles et de compréhension éclairée. Un exemple le démontre. Du côté occidental, l'intervention russe en Tchécoslovaquie a pris les services de renseignements au dépourvu, car les tensions internes du colosse russe leur échappaient, cependant que du côté russe la réaction du peuple tchécoslovaque et le déroulement de son occupation leur réservaient des surprises. Il en est de même pour ce qui est de l'intervention américaine au Vietnam ainsi que des livraisons d'armes soviétiques aux Arabes.

En fait, malgré la diffusion des théories nouvelles de Berger, on doit souvent reconnaître que l'homme ne peut se représenter les événements du futur que selon les schémas du passé, alors qu'il lui faudrait se faire violence et s'efforcer de concevoir de façon prospective. D'où des échecs et des difficultés nouvelles, où l'on confond régulièrement la cause et l'effet.

Le manque d'harmonie entre le progrès technologique et le progrès social et culturel explique en partie le désarroi de notre civilisation moderne où les valeurs matérielles et la technique ont le pas sur les valeurs morales et spirituelles. D'autre part, dans une civilisation où le présent et l'avenir ne sont plus conditionnés par le passé, mais où les possibilités offertes nous donnent le droit d'espérer du futur des améliorations constantes dans tous les domaines, il faut craindre pour l'homme l'apparition d'un mécontentement endémique à caractère plus ou moins anarchique, lequel peut se manifester sous des formes diverses et compromettre l'ordre social. Il est certain que le progrès modéré est bienfaisant. Mais s'il s'emballe et ne reste pas à la mesure de l'homme, ses effets apparaissent alors destructifs.

Besoin d'un ordre nouveau

Dans une civilisation axée sur le dynamisme du progrès technologique, il importe, pour le bien-être de l'humanité, de ne pas compromettre l'équilibre fondamental de la personne humaine, sinon ses chances de survie apparaissent en danger, à plus ou moins brève échéance. Dans cette optique, il s'agit de réunir les éléments d'un ordre social qui s'efforce de maintenir l'intégrité physique et psychique de la personnalité humaine, laquelle est malgré tout relativement statique, dans un milieu toujours plus dynamique.

Pour atteindre son but, l'ordre social de l'avenir doit être l'expression de la majorité des individus, c'est-à-dire être d'essence démocratique. Au surplus, il doit être humain, en ce sens que cet ordre social doit être à l'échelle humaine et être fondé sur le respect fondamental de la vie et des possibilités de développement de l'individu. Sa structure ne doit

pas être un but, mais simplement un moyen pour l'homme de s'épanouir au maximum de ses facultés. Ainsi, face à une technologie croissante, on doit tendre à revaloriser l'individu et réexaminer l'échelle des vraies valeurs. En d'autres termes, l'esprit doit de nouveau avoir le pas sur la matière et la technique. De la sorte, le progrès, quel qu'il soit, n'est plus désordonné, mais ordonné, canalisé, endigué et peut ainsi concourir au bien réel de l'humanité.

Mais au regard de cet objectif, se dressent parfois des obstacles insoupçonnés. Pour pouvoir se faire l'artisan conscient de valeurs nouvelles, l'individu est appelé à revoir, à modifier ou même à abandonner des conceptions encore admises et vénérées. Aussi, on ne saurait attendre sans autre que nos contemporains marqués par les vicissitudes de la crise économique des années trente ainsi que de la Seconde Guerre mondiale, où les soucis matériels avaient la primauté, puissent aisément faire abstraction du passé et donner à leurs pensées des directions foncièrement nouvelles. Il en est autrement de leurs descendants élevés dans une période économique en plein développement : pour eux, les biens matériels ont une valeur beaucoup moins grande que pour leurs aînés qui ont connu les restrictions, l'instabilité ou même l'absence d'emploi et les affres de l'insuffisance de revenus. Ils en arrivent à ne plus considérer la poursuite du gain comme une aspiration suprême. De la sorte, ils se trouvent plus réceptifs pour les besoins spirituels de l'individu. Dans cette optique, il faut alors s'attendre à un déplacement du centre de gravité des intérêts et des aspirations, et ceci en direction de secteurs marginaux, si ce n'est étrangers à l'économie. Du point de vue de l'entreprise, il faut supposer que pareille tendance pourra affecter la formation de l'épargne et de l'initiative privée et avoir déjà par ce biais une certaine influence sur l'évolution économique.

3. LE TRAVAIL, VALEUR NOUVELLE

La notion de travail

Pour Denis de Rougemont¹, le goût du travail est « le mode existentiel des Suisses, le fonds commun sur lequel peuvent compter syndicalistes, patrons et gouvernants », la valeur prédominante issue de l'esprit d'efficacité et du sens du rendement objectif. Il est d'avis qu'à l'origine du devoir — corollaire de ce trait de caractère — il y a la Bible, autant que la coutume paysanne et bien plus que l'utilitarisme. Il rejoint par là Octave Gélénier² qui attribue à la morale puritaine une grande influence sur l'intensité et le caractère des activités économiques de l'individu et de la Société.

Le travail peut être défini comme une action des facultés humaines appliquée à la production. La nature ne donne à l'homme rien pour rien. Pour satisfaire à ses besoins les plus urgents, il est nécessaire que l'homme travaille. Il faut qu'il achète sa vie de chaque jour par l'effort et la fatigue. Certes, l'être normal, physiquement et psychiquement sain, éprouve le besoin d'une activité créatrice qui mette à contribution ses forces physiques ou ses facultés mentales. Mais le travail a deux faces. Il peut nous rendre heureux, con-

¹ DENIS DE ROUGEMONT: *La Suisse ou l'histoire d'un peuple heureux*, Hachette, Paris 1965.

² OCTAVE GÉLINIER: *Morale de l'entreprise et destin de la nation*, Plon, Paris 1965.

tribuer essentiellement à l'épanouissement de la personne et à la plénitude de la vie, offrir des joies physiques et psychiques, nous permettre d'affirmer la personnalité et donner un sens positif et concret au rôle que nous sommes appelés à jouer dans le milieu où le sort nous a placés. De même le travail peut nous faire souffrir lorsqu'il réclame de nous des efforts, nous soumet à une discipline, nous impose une subordination et réprime nos passions. Chaque travail peut donner à l'homme l'impression d'être en même temps comblé et maudit. Ce résultat découle à la fois de la nature du travail et du caractère contradictoire de l'homme. Biener, dans ses conceptions psychologiques du travail, l'explique par la juxtaposition des valeurs, notamment de la valeur personnelle de l'individu et de la valeur sociale de la tâche fournie, lesquelles ont peine à s'harmoniser. Il est de fait que lorsque ces deux rôles sont plus ou moins au même diapason, c'est-à-dire lorsque l'homme a le privilège de pouvoir accomplir une tâche qui correspond à ses facultés et à ses aspirations intimes, il en résulte aussitôt des réalisations étonnantes et qui forcent l'admiration.

Pour Roger Martin du Gard, « être, penser, croire, ça n'est rien, tant qu'on ne peut pas traduire son existence, sa pensée, sa conviction en actes »; on peut alors dire que chaque chef-d'œuvre, chaque grande réalisation artistique ou artisanale, culturelle ou économique, sociale ou politique est due à des hommes qui ont su ou pu matérialiser leur vie intérieure, et qui, par là, ont atteint à la plénitude de leur existence. Arriver à ce résultat réclame le plus souvent des luttes ardues, accompagnées parfois d'échecs douloureux, tant sur le plan personnel que social. Quant aux joies offertes, elles sont en tout premier lieu de nature spirituelle, mais il n'est pas rare ou même assez fréquent qu'elles se concrétisent aussi en satisfactions matérielles. Certes, l'idéal, pour l'homme, est que son existence soit en harmonie avec son activité, une activité où il puisse s'utiliser et s'accomplir. On peut même se demander si le déclin de chaque civilisation ne s'est pas amorcé dès l'instant où l'essentiel de l'existence s'est résumé à un déterminisme biologique, combiné avec un déterminisme social et un déterminisme technique.

Quoi qu'on en dise, le problème du travail est un problème bivalent qui comporte un élément matériel et un élément moral, un côté morphologique et un côté psychologique. Pour pouvoir le serrer de près, il est nécessaire de retenir et de combiner ces différents aspects. Le fait d'avoir accompli une œuvre recherchée et appréciée de ses semblables donne à l'homme un sentiment de délivrance intérieure et crée en lui une sensation d'optimisme. Ce sentiment éveille et développe chez l'exécutant le sens de la responsabilité professionnelle. Seul le travail accompli alors qu'il en ressent la responsabilité saisit l'homme tout entier, l'emplit d'une sensation particulière, bref le rend joyeux. Mais un certain laps de temps peut séparer le moment où s'effectue la dépense d'énergie et celui où apparaît le résultat de l'effort. Ce résultat peut aussi provenir d'un travail accompli en commun. Dans ces cas-là, l'intelligence de l'homme doit être en mesure de faire la relation entre l'effort et le résultat. Des dispositions spéciales sont nécessaires pour susciter ce raisonnement, surtout lorsqu'un nombre important de travailleurs collaborent à la même œuvre. Tous ceux qui coopèrent au même ouvrage, à la même tâche ou au même but doivent constituer une réelle communauté. Tel sera le cas, lorsque les intéressés seront dûment conscients que la collaboration de tous est nécessaire pour aboutir au résultat cherché, au même titre qu'une chaîne ne peut servir que si chaque maillon est à sa place. Il s'agit donc de rendre apparents et vivants, du premier au dernier collaborateur de l'entreprise ou d'une institution, le sens et le but de l'ouvrage, afin de renforcer l'esprit de communauté qui doit animer chaque collectivité de travail.

Le travail malédiction

« L'homme-robot, l'homme-termite, l'homme oscillant du travail à la chaîne — système Bedeau — à la belotte, l'homme châtré de son pouvoir créateur et qui ne sait plus, au fond de sa vallée, créer ni une danse, ni une chanson » voilà comment Antoine de Saint-Exupéry décrit l'homme de notre siècle. D'autres philosophes ou écrivains expriment également l'isolement, le désarroi, l'inquiétude¹ ou même la révolte de l'homme moderne placé au milieu d'une société qui le dépasse et qui n'est plus faite à sa mesure. Il suffit de songer pour cela à Camus, Sartre, Hemingway, Faulkner et Malraux.

Pour beaucoup de nos contemporains, leur révolte intérieure est généralement due à l'absence de motivation consciente et spirituelle de leur tâche journalière et à la vaine recherche d'une communauté réelle. Face à une société industrielle et déterministe, le sentiment de solitude et de crainte de l'individu ne peut être compensé par de brèves satisfactions matérielles. Cette situation se reflète dans une citation de Saint-Exupéry : « Celui-là se trompe qui crée un ordre de surface, ne sachant dominer assez haut pour découvrir le temple, le navire ou l'amour, et en face d'un ordre véritable fonde une discipline de gendarme où chacun tire dans le même sens et marche au même pas. L'ordre véritable c'est le temple. Il ne s'agit point de t'offusquer de ce que l'un diffère de l'autre, de ce que les inspirations de l'un s'opposent aux inspirations de l'autre, il s'agit de t'en réjouir. Car si te voilà constructeur, tu construiras un temple de portée plus haute et qui sera leur commune mesure. » A cet égard, le contact humain, la communion avec les autres, restera toujours un moyen irremplaçable d'atteindre l'objectif commun, c'est-à-dire d'affronter et de résoudre les problèmes que pose à l'homme le développement de notre civilisation industrielle.

Adolphe Grædel, dans son étude sur « L'Occident à la recherche d'une doctrine sociale »² est d'avis que, ce qui manque à l'Occident, c'est un lien solide entre des millions de travailleurs, la foi démocratique, l'enthousiasme pour nos institutions. Il pense que les travailleurs ne sont pas convaincus que le régime fonctionne dans l'intérêt de l'ensemble de la population. Trop souvent — toujours selon Grædel — ils auraient l'impression d'un régime de désordre, où chacun cherche à tirer son épingle du jeu au gré de ses intérêts privés. Il faudrait donc donner aux travailleurs la conviction que les institutions créées fonctionnent dans leur intérêt. Et pour cela, il faut leur donner l'occasion de participer à la vie économique, comme ils peuvent le faire dans la vie politique. Il faudrait donc étendre notre démocratie au domaine économique. Le meilleur moyen d'amorcer le dialogue social est le groupement des ouvriers qui leur permet de prendre part aux négociations collectives sur le plan de l'entreprise d'abord, à l'échelle industrielle et nationale ensuite. De la sorte, le travailleur n'a plus le sentiment qu'il n'est qu'un numéro dans l'organisation de l'économie, mais qu'il peut jouer un rôle, à travers son groupement professionnel.

Franziska Baumgarten³ rappelle que, selon une croyance ancienne, profondément ancrée dans le cœur des hommes, le travail physique était une peine et une punition. Pour cette raison, on ne pouvait s'y consacrer que poussé par la misère ou la contrainte. Cette croyance, ainsi que l'avidité propre à un grand nombre d'employeurs désireux d'augmenter le profit aux dépens du prochain, ont eu comme conséquence de fixer les salaires au taux

¹ FABRA P.: « La Suisse prospère, mais inquiète », *Le Monde*, Paris 1962.

² GRAEDEL A.: *L'Occident à la recherche d'une doctrine sociale*, La Baconnière, Neuchâtel, 1959, p. 45.

³ BAUMGARTEN F.: *Psychologie et facteur humain dans l'entreprise*, Neuchâtel 1948, p. 17.

le plus bas possible, afin de maintenir le travailleur sous la dépendance complète de l'employeur. Dans les milieux patronaux régnait la conviction profondément enracinée que l'ouvrier très bien payé n'aurait plus aucun désir de travailler et deviendrait paresseux. Il fallait donc le maintenir dans un état de pauvreté, afin de l'obliger à travailler. L'appréhension manifestée à l'égard d'une réforme de la législation du travail était, en réalité, née de la crainte que cette réforme n'entraînât une baisse du rendement ouvrier. Dès le moment où l'on accorda une attention plus grande à l'homme qui travaille à la machine, ce préjugé commença à être ébranlé. Ce fut par l'appât d'un gain supérieur que Taylor amena l'ouvrier Schmidt, avec lequel il avait fait ses célèbres expériences, à fournir un rendement maximum. Taylor, en effet, a introduit la prime au rendement. Ainsi, pour la première fois, le principe du salaire élevé fut posé nettement, en ce sens que ce n'est pas la perspective de la faim qui stimule le rendement ouvrier mais, au contraire, l'espoir d'un salaire élevé, de l'aisance et du bien-être.

Conjointement à l'évolution simultanée de l'hygiène industrielle, de l'eugénisme et des efforts philanthropiques incessants, un nouveau principe gagnait de plus en plus de terrain : on commença à se préoccuper du bien-être physique de l'ouvrier et de l'employé en s'efforçant de l'augmenter. Telle est l'origine de la politique sociale de l'entreprise. C'est ainsi que de nombreuses mesures furent prises, avec la conviction qu'elles contribueraient à stimuler la bonne volonté des travailleurs.

D'après Hendrik de Man¹, « parmi toutes les causes auxquelles il y a lieu d'attribuer l'absence de joie au travail, ce sont celles d'ordre social qui dominent les causes techniques, et au premier rang des causes sociales figure la hiérarchie autocratique dans l'entreprise ». De sorte que, en manière de slogan, on serait tenté de dire : « Ce n'est pas la machine, mais le chef qui est le plus grand ennemi de l'ouvrier ». Aussi, ce n'est pas en vain que Lénine, cet excellent connaisseur de la psychologie des masses, s'est efforcé de détrôner le chef dans l'entreprise.

Pendant des milliers d'années, le travail humain, objet de discrédit imposé aux plus faibles, est négligé par la science. Ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle que quelques savants suisses et français, dont Bernoulli, Euler, de Camus, Lavoisier, Délidor et Dupin, commencent à s'intéresser à quelques problèmes que pose le travail de l'homme. Il faut attendre le XIX^e siècle, pour que l'attention d'autres hommes de science, notamment de Marey, Frémont et Imbert, soit ramenée sur l'homme, en tant que source de force. Au début, les employeurs n'accordèrent presque aucune attention à ces études. Il fallut attendre les expériences de Taylor, décrié et loué à l'excès, mais généralement incompris, pour que s'ouvre l'ère de l'organisation scientifique du travail. Par la suite, Fayol vint compléter, à l'échelon de l'administrateur, l'organisation judicieuse du travail. Parallèlement, et de plus en plus, on fait ressortir un autre aspect du travail, c'est-à-dire son caractère social. Ainsi, le travail contribue à établir, entre les hommes travaillant en collectivité, des liens de communauté. La vie en commun, le but commun, créent un sentiment d'union et d'appartenance. La défense des mêmes intérêts éveille et stimule la solidarité. Le travail est ainsi devenu un service mutuel, lequel n'est plus rattaché à des occupations manuelles, mais englobe toutes les tâches, quelles qu'elles soient. On peut donc dire que, dans les temps modernes, le travail s'est de plus en plus aristocratisé.

¹ HENDRIK DE MAN: *Der Kampf um die Arbeitsfreude*, Jena 1927, p. 275.

Il n'empêche que, malgré ce progrès, le professeur Clovis Vincent déclarait, le 26 janvier 1939, à la Faculté de médecine de Paris : « Au siècle de la machine, du travail à la chaîne, il n'est presque plus personne qui soit heureux. La foi religieuse a presque disparu. Presque plus personne n'a comme but d'augmenter la valeur de sa propre personnalité : faire son salut, ce qui voulait dire être le meilleur possible pour soi-même, n'a plus de sens. On poursuit, à la vitesse de l'avion, un bonheur chimérique, parce qu'il doit être tous les jours renouvelé. Rares même sont ceux auxquels leur travail apporte un pur bonheur. Les capitaines d'industrie ne peuvent réaliser leurs conceptions qu'au prix de l'esclavage de millions d'êtres. Les ouvriers, mués en machines inférieures, n'ont plus les satisfactions manuelles et intellectuelles de l'artisan d'autrefois ; leur ennui, leur effort, ne paient point ».

Il est de fait que l'homme moderne, en se laissant entraîner par la technique dans le délire du progrès matériel, soumet son corps à des épreuves à la longue nuisibles. Car le corps humain a ses propres lois, que nul ne peut enfreindre sans péril, et que la vie moderne veut trop ignorer.

Comme le signale Georges Menkès¹, elle impose à l'homme civilisé des conditions de travail qui dépassent ses possibilités d'adaptation. On oublie trop que le milieu dans lequel l'homme se meut se transforme très rapidement et qu'il y a là un danger évident. L'être humain est, en effet, soumis à des lois physiologiques pratiquement immuables, tandis que le milieu social représente au contraire le mouvement et le changement. Or, de notre temps, c'est le travail surtout qui impose à l'organisme les contraintes les plus antinaturelles : l'homme devient victime du progrès. Menkès relève également que le travail est en effet à l'origine de nombreuses affections. Et de citer comme causes, l'aération insuffisante, les poussières, les toxiques, la fatigue, les traumatismes répétés, l'usure nerveuse, les perturbations du rythme normal du sommeil et des repas. Malgré les conditions infiniment plus anormales du travail moderne, il n'existe pas encore une véritable science du travail, en partant de la conception globale de l'homme. Aussi, ce dernier n'est guère soustrait à l'esclavage du progrès et de la machine. D'autre part, on a retiré au travail toute dignité, en traitant le travailleur en être inférieur, taillable et corvéable à merci.

Il en résulte que beaucoup de salariés ont perdu le goût du travail, qu'ils souffrent de se trouver dans une position souvent inférieure à leurs possibilités, avilis, moins par la nature même de leur tâche, que par le sentiment de n'être pas traités en hommes. Aussi, est-il avant tout nécessaire d'améliorer les conditions morales du travail et de rendre favorable le climat dans lequel il se déploie. Car l'individu est aussi sensible aux influences psychologiques qu'aux influences physiques, et tout ce qui heurte le sentiment de sa dignité personnelle, tout ce qui le ravale à un rôle passif, réduit d'autant son élan et diminue d'autant sa production. Il ne travaillera, dans ce cas, qu'avec une petite partie de l'énergie dont il dispose et se fatiguera très rapidement. Pour lui, comme pour l'employeur, il importe de trouver des remèdes. Menkès est d'avis que tout instinct refoulé produit des réactions mentales se traduisant par l'instabilité et le mécontentement, d'où une influence fâcheuse qui se fait sentir sur l'équilibre psychique et détermine une augmentation de la prédisposition aux maladies et aux accidents. Plus que le travail, c'est le souci qui tue. On oublie trop qu'il faut mettre le travail à la mesure de chacun et par conséquent tenir compte du rythme, variable avec chaque individu, avec l'âge, le degré d'entraînement, l'état de santé et surtout les facultés.

¹ MENKÈS G. : *Médecine sans frontières*, Genève 1945, p. 165.

Le travail bénédiction

Pour un pays, la puissance de travail de son peuple est l'un de ses plus grands biens. C'est en fait dans la capacité de rendement du travail d'une nation que réside la richesse du pays. D'après Octave Gélénier¹, la morale, issue de la Réforme, considère le métier, donc le travail, comme le principal canal d'action utile de l'homme pour ses semblables et pour la société : elle l'élève au rang de fonction primordiale de la vie humaine, de véritable sacerdoce. Ainsi, l'exercice efficace du métier devient le devoir suprême et les activités économiques se voient conférer une existence autonome et une valeur morale.

A la notion de travail considéré comme une peine, s'oppose celle du travail qui rend heureux. Le travail, « ce noble don du ciel accordé à l'homme pour son salut », a dit le poète Bodenstedt, adoucit la vie, car il est un plaisir et une joie. Le savant français Jules Amar affirme que le penchant au travail n'a pas d'autre source que le sentiment de bien-être provoqué par le travail lui-même. Hendrik de Man déclare que ce sentiment est « l'état naturel de l'homme normal ». Au mépris du travail, opinion encore répandue au siècle dernier, s'oppose l'affirmation selon laquelle le travail anoblit et est un ornement du citoyen. Le travail est également loué par Shakespeare, Herder et Geibel comme facteur de guérison, et dans la plupart des maisons de santé modernes, la thérapeutique du travail a été introduite. Il en est de même dans les sanatoria.

Mais qu'en est-il alors de la stigmatisation des tâches inhumaines de l'ère industrielle ? A ce sujet, Fourastié² signale que le stupide travail à la chaîne du manœuvre anonyme, rivé des heures durant à la répétition du même geste, a paru la préfiguration de la vie future, mais que cette conception, qui paraissait encore s'imposer il y a quelques décennies, semble maintenant périmée. Il note trois facteurs fondamentaux qui agissent simultanément pour réduire l'inhumanité du travail humain. Tout d'abord, la réduction progressive des effectifs employés dans le secteur secondaire et la rapide croissance des qualifications professionnelles, ensuite la nouvelle orientation de l'organisation scientifique du travail, et enfin la réduction de la durée du travail.

Ainsi, peu à peu, l'homme est transféré des tâches serviles vers des activités plus intellectuelles, car la base de l'organisation moderne du travail est d'offrir à chaque travailleur l'initiative des activités pour lesquelles il est bien doué, et de le décharger des tâches où il est quelconque. Les chefs d'entreprise comprennent de mieux en mieux que leur rôle essentiel n'est pas le règlement du détail de la marche de leur affaire, mais le choix des hommes. Le grand chef de service n'est pas celui qui constamment épie et corrige ses collaborateurs, mais celui qui, au moment requis, apporte l'impulsion décisive.

La limite idéale vers laquelle tend la nouvelle organisation du travail est celle où le travail se bornerait à cette seule forme de l'action : l'initiative. La nature du travail confié à l'homme dans sa profession s'avère ainsi, par des signes désormais incontestables, devoir dans le proche avenir stimuler la culture intellectuelle et l'équilibre de la personnalité, au lieu de les restreindre, comme les débuts de la période industrielle ont pu le faire croire aux observateurs. Mais ce sont les faits relatifs à la diminution de la durée du travail qui marquent le plus nettement l'opposition absolue qui existe, du point de vue de la civilisation humaine, entre la période de démarrage et les temps actuels. En effet, en l'espace de trois

¹ GÉLINIER O.: *Morale de l'entreprise et destin de la nation*, Plon, Paris 1965, p. 134.

² FOURASTIÉ J.: *Le grand espoir du XX^e siècle*, Paris 1963, p. 277.

ou quatre décennies, la durée du travail a pu être réduite dans tous les secteurs, et même dans les secteurs primaires et tertiaires, de plus de 3500 heures par an, à environ 2000. Ce fait, sans précédent dans l'histoire de l'humanité, diminue le caractère accablant des métiers, même serviles.

La machine du début du siècle exigeait le service de l'homme, soit pour son alimentation, soit pour une autre phase du travail. Le manoeuvre spécialisé devait agir comme une machine complémentaire de la machine incomplète, répéter sans cesse le même geste à la cadence du métal. Mais la machine devient de plus en plus entièrement automatique. L'ouvrier n'intervient plus que pour la contrôler ou la réparer. Il n'intervient plus que pour accomplir des gestes et des actions réfléchis, intelligents, d'une essence absolument différente du déterminisme mécanique. Cette évolution, note Fourastié, si frappante pour qui visite les ateliers, apparaît fondamentale. La machine moderne n'entraîne plus l'homme dans son domaine d'automatisme, ne l'assujettit plus à son propre déterminisme, mais le libère des tâches du domaine de la répétition inconsciente, et lui laisse les seuls travaux qui appartiennent en propre à l'être vivant, intelligent et capable de prévisions. A mesure que l'évolution se poursuivra, ce seront les ressources les plus élevées de son intelligence que l'ouvrier devra mettre en œuvre. Par définition, ces ressources seront de plus en plus éloignées de celles qui impliquent la soumission à un automatisme simple.

Ainsi, la machine obligera peu à peu l'homme à se spécialiser dans les tâches intellectuelles les moins faciles, et dans la solution des problèmes scientifiquement imprévisibles, où l'intuition, la morale et la mystique jouent un rôle prépondérant. « En libérant l'homme du travail servile », dit encore Fourastié, « la machine moderne le rend donc disponible pour les activités plus complexes de la civilisation intellectuelle, artistique et morale ». Et il conclut : « La machine conduit ainsi l'homme à se spécialiser dans l'humain ». Cependant, il est d'avis que, même si l'on suppose « un accroissement indéfini du progrès technique actuel, ce qui est peut-être utopique et ne sera certainement pas immédiat, la civilisation prochaine ne verra pas disparaître les contraintes de la rareté ni, partant, les obligations du travail ¹.

Aux perspectives de Fourastié, on avance parfois l'argument que, dans une civilisation ou une nation de haut niveau de vie, un nombre toujours plus grand de travailleurs, n'étant plus menacés par la sanction de la misère et de la pauvreté, perdent durablement l'ardeur au travail. En réalité, la compétition et le prestige portent sans cesse sur les franges qui, sans être encore atteintes, paraissent pouvoir l'être, au prix d'un effort acceptable.

Il est évident que certaines critiques relatives à la situation de l'homme, face au progrès technique, appellent un examen. A ce sujet, la recherche de solutions positives aux problèmes de l'homme devant son travail appartient à la psychologie d'entreprise. Selon Bize et Milhaud ², « le but de la psychologie industrielle est la prise de conscience de cette réalité : homme-travail. On peut la définir comme étant cette branche de la psychologie appliquée qui se propose d'apporter des solutions aux problèmes concernant « l'adhésion » du travailleur à son emploi — son « intégration » à l'entreprise qui utilise ses services — et aussi son « accomplissement » physique, intellectuel et moral dans le cadre de la profession ; soit d'une façon plus générale, l'adaptation psychique de l'homme à son travail. »

¹ FOURASTIÉ J.: *Le grand espoir du XX^e siècle*, Paris 1963, p. 364.

² BIZE R. et MILHAUD J.: *L'homme dans l'entreprise*, Paris 1956.

A l'heure actuelle, le mécontentement de l'ouvrier moderne, lorsque mécontentement il y a, est d'ordre psychologique. La perspective d'une augmentation de salaire passe au second plan. Le désir primordial du travailleur est de voir sa dignité respectée, ses mérites reconnus, une vraie camaraderie se développer et ses aspirations se réaliser. Tout ceci, des changements d'ordre purement économique sont incapables de le satisfaire. Les propagateurs de cette doctrine sociométrique font valoir¹ que toute leur action « découle de cette constatation : l'organisation industrielle moderne — le bureau et l'usine — est l'institution sociale dominante de notre époque. Dans les grandes villes, le lieu de travail joue un rôle prépondérant dans l'existence de l'individu », lequel arraché à son cadre traditionnel, presque tribal, cherche une sécurisation à son lieu de travail. D'où l'apparition, dans nombre d'entreprises, de méthodes propres à harmoniser les relations humaines. Au même titre que la qualité de sa production, le climat social d'une entreprise contribue à faire sa réputation ou à la ruiner. Aussi, les maisons qui accordent une place importante au traitement de ces problèmes l'emportent de très loin, dans le domaine des affaires, sur celles dont la direction se désintéresse du sort des employés ou s'obstine à appliquer des méthodes surannées et autoritaires. Cardinet² abonde également dans ce sens, lorsqu'il écrit que « d'une façon générale on a pu mettre en évidence que c'est dans la mesure où l'on évitait l'aliénation psychologique caractéristique du taylorisme, dans la mesure où le travail devenait la chose propre du travailleur et où il pouvait s'y exprimer lui-même, que la productivité, comme la satisfaction au travail, étaient les plus élevées ».

4. LE TRAVAIL ET L'ENTREPRISE

« Il faut tendre en tous cas », nous recommande Jean XXIII dans *Mater et Magistra*, « à ce que l'entreprise devienne une communauté de personnes, dans les relations, les fonctions et les situations de tout son personnel. » L'importance primordiale de cette communauté peut, selon sa qualité, représenter la plus grande des forces ou la plus dangereuse des faiblesses. Faiblesse faite de discordes, de lassitudes, d'échecs si l'équipe laisse à désirer, force qui est au contraire source de satisfactions, d'enthousiasme, de succès, si chacun dans la maison est sûr de son métier, si chacun travaille dans l'intérêt commun et ressent la solidarité qui l'unit à tous.

Grandpierre³, dans son analyse de la vie de l'entreprise, croit que c'est en donnant à tous un niveau de culture aussi élevé que possible, compte tenu bien entendu des possibilités intellectuelles de chacun, que disparaîtront ou s'atténueront fortement les plus graves des complexes qui opposent les hommes. Et le complexe de supériorité est à cet égard au moins aussi dommageable que celui qui résulte d'une instruction insuffisante. Au sein de l'entreprise, les facteurs humains ne peuvent être ignorés, car sans eux il n'y a pas de production. Le complet épanouissement des ressources humaines vaut plus, pour l'entreprise et pour le pays, que n'importe quel autre facteur.

¹ JUNGK R.: *Le futur a déjà commencé*, Paris 1953.

² CARDINET J.: « La psychologie du travail: au-delà de la psychotechnique et du taylorisme », *Revue économique et sociale*, Lausanne, mai 1965, p. 177.

³ GRANDPIERRE A.: « La vie de l'entreprise: accord ou opposition des intérêts et des hommes », *Journal des Associations patronales*, Zurich, 14 janvier 1965, n° 2, p. 42.

La psychosociologie peut aider considérablement à atteindre la productivité optimale de l'entreprise. Reynaud¹ nous révèle que «la découverte récente, par des examens psychologiques, d'individus de qualités très exceptionnelles, qui seraient restés voués à des occupations modestes s'ils n'avaient pas été soumis à des tests, montre les possibilités humaines considérables qui se perdent aujourd'hui». En fait, l'immense majorité de la population, même dans les pays les plus industrialisés, n'a pas été examinée sérieusement au double point de vue de l'orientation professionnelle (choix du genre d'occupation) et de la sélection professionnelle (choix du métier). La caractériologie, l'étude des tempéraments et surtout les indicateurs psychologiques, dont le maniement est plus facile que celui des tests, nous apprend Oulès², permettraient de savoir à quel genre de travail les divers individus doivent être affectés, pour obtenir la productivité optimale. A cet effet, on distingue entre le travail de masse, le travail spécialisé et qualifié ainsi que le travail d'invention et d'innovation. De la sorte, on recherche et on trouve pour chaque individu les motifs de travail qui lui conviennent. En même temps, et pour parler comme Fourastié, les industriels doivent se libérer de l'idée de l'interchangeabilité de l'individu, et plutôt se pénétrer de la diversité de leurs dons. C'est ici que la psychosociologie permet d'étudier les obstacles qui s'opposent à l'utilisation optimale des possibilités de travail des individus en recherchant les inhibitions que leur infligent des traumatismes conscients ou non. De la sorte se pose le problème très important de l'humanisation du travail dans l'entreprise.

A l'intérieur de l'entreprise, des rendements diminués du personnel se constatent lorsqu'il y a défaut de participation personnelle à la tâche, frustration ou cristallisation de l'hostilité du personnel contre le patronat. Pour prévenir de tels déséquilibres, forcément nuisibles à l'entreprise, il faut développer un système d'informations mutuelles confié à des spécialistes ayant des connaissances psychosociologiques approfondies. Mais il y a plus. Schaller³ croit en outre nécessaire de procéder à une analyse des mobiles et mentalités des différentes catégories d'entrepreneurs. Cette analyse est importante pour se rendre compte si les mentalités et les mobiles se trouvent adaptés au degré d'évolution technique de la branche, aux changements de structure et aux impératifs nombreux du bon fonctionnement de l'économie.

5. LA MOTIVATION DU TRAVAIL

Le problème de la motivation du travail est avant tout un problème politique et philosophique. C'est celui de la société de demain et de la place des hommes dans l'univers. La solution doit être trouvée dans un effort de synthèse pour faire redécouvrir à l'homme l'unité de la vie. Et pour cela, il faut donner à l'homme une nouvelle philosophie, une nouvelle conception du monde qui soit en accord avec la réalité quotidienne. A considérer les efforts de certains milieux industriels d'Amérique et d'Europe, il semble que l'on se rende compte, peu à peu, de l'importance de la motivation du travail pour l'immense masse des salariés. Mais il ne faut pas se leurrer, car l'homme pense avec son stock d'idées, plus

¹ REYNAUD P.L.: « La psychologie économique », *Presses universitaires*, Paris 1964, p. 101.

² OULÈS F.: « Psychologie économique et économie généralisée », *Revue économique et sociale*, Lausanne, mai 1965, p. 198.

³ Fédération horlogère suisse: « Evolution économique et structures horlogères », Bienne 1964.

encore que selon l'idée nouvelle dont il vient d'être informé. Or, n'oublions pas que la question de la motivation du travail n'est rien moins qu'une aventure certainement splendide, mais avant tout difficile. Elle touche à la promotion de l'homme moyen dans la voie du plein exercice de ses facultés. Malheureusement, le haut degré d'abstraction, auquel la civilisation est de plus en plus portée, rend toujours plus pénible l'adaptation des individus moins doués que la moyenne. Au cours du débat ouvert par le Centre international de prospective sur la condition humaine dans le mouvement scientifique et technique, Pierre Chouard évoque ce problème : « Il est clair que la société scientifique aura de moins en moins besoin de manœuvres, de bergers, de porteurs d'eau, de tous ces petits métiers dont vivaient autrefois les rêveurs, les simples d'esprit, les faibles de toutes sortes. Et pourtant, la survie généralisée de tous ceux qui naissent conduit fatalement à l'accroissement des inadaptés. On l'a souligné à propos des maladies mentales : l'émotion provoquée par le sentiment de sa propre inadaptation aux exigences de la société est un facteur puissant de révélation des psychoses qui, jadis, étaient compatibles, à l'état frustré, avec une forme de société capable d'occuper les plus infimes de ses membres. » A l'ouïe de ces paroles, on en arrive à se demander si une civilisation semblable n'en devient pas inhumaine pour certains, et ne va pas à l'encontre d'une motivation bien comprise du travail. Aussi, sur le plan professionnel, il semble plus logique et humain de concevoir et d'escompter une continuation et une évolution de l'entreprise et des institutions dans le sens d'une association d'hommes pour une coordination d'efforts. L'activité économique, qui est une des expressions de la civilisation, doit être adaptée à l'homme et non le contraire. Semenov¹ s'en rend compte, et pour lui « l'activité créatrice, qu'elle se manifeste à travers de grandes œuvres ou de petites choses, constitue, au fond, la seconde condition essentielle, expresse, du bonheur authentique de chaque individu (la première étant la satisfaction complète des besoins). C'est que l'homme, de par sa nature même, n'est pas seulement un consommateur ; il est aussi un créateur de valeurs matérielles et spirituelles. De sorte que l'une des plus nobles tâches consiste à faire participer d'immenses masses humaines à une multiple et diverse activité créatrice ». Par son corps macrophysique, l'homme est un animal végétatif. Par son intellect microphysique, il est une intelligence capable de comprendre et d'innover. Dans ces conditions, il reste à savoir et à supputer jusqu'à quel point l'homme actuel et l'homme du futur verront se modifier l'équilibre de ces deux aspects d'une même réalité, c'est-à-dire l'homme, en tant qu'animal qui ne cherche que la sécurité, et l'homme, en tant qu'esprit, qui cherche la nouveauté dans l'inquiétude.

6. TENDANCES NOUVELLES

L'homme, face à une civilisation scientifique et technique qui le dépasse, fournit des signes de plus en plus fréquents d'inquiétude, quand ce n'est pas de révolte. Loin de nous alarmer, ces constatations démontrent simplement la nécessité de concevoir, pour le futur, une plus grande harmonie entre les besoins spirituels et matériels de l'homme.

Rousselet, dans son étude sur les nouvelles attitudes de la jeunesse face au travail², estime que certains comportements juvéniles doivent être appréciés comme les signes révé-

¹ SEMENOV N.: *Quel avenir attend l'homme ?* Paris 1962.

² ROUSSELET J.: *Nouvelles attitudes de la jeunesse face au travail*, communication à l'Académie des sciences morales et politiques, 13 avril 1970, Paris.

lateurs d'une « véritable crise de civilisation ». Il dénote dans les générations montantes une insécurité générale, un désintérêt croissant face au travail, lequel n'est plus qu'un moyen pour parvenir à des fins extérieures. Il constate également une très forte augmentation des troubles névrotiques des jeunes devant l'impossibilité de concilier les appétits contradictoires de sécurité matérielle et d'épanouissement personnel. Parmi les raisons de cet état de choses, il cite en particulier la décroissance des postes de travail qui proposent encore autonomie et créativité au profit de ceux qui ne « proposent plus qu'obéissance, irresponsabilité et automatisation psychogestuelle ». Ainsi, les jeunes se trouvent placés devant un travail dépourvu de toute noblesse et de toute valeur autre qu'utilitaire. En conclusion, Rousselet est d'avis qu'il importe aux aînés d'être plus conscients des conséquences du progrès scientifique, plus attentifs à ses implications psychologiques et éthiques, et de chercher, « hors des habitudes du passé, à mieux préparer un avenir moins centré sur le travail ». A ce sujet, il est symptomatique de constater la répugnance grandissante de jeunes intellectuels devant un cheminement carriériste, et ceci au profit d'activités souvent marginales. Pareil comportement, dès qu'il devient endémique, prend figure du plus sérieux des avertissements.

L'étude de Rousselet rejoint en un certain sens les préoccupations de chercheurs américains qui consacrent leurs efforts et leurs pensées à définir un humanisme nouveau. Des personnalités de plus en plus nombreuses prennent conscience de la nécessité de fournir une armature humaine à notre civilisation scientifique, si l'on ne veut pas voir le progrès technique déboucher sur le plus gigantesque amas de décombres de l'histoire. A ce sujet, il importe de relever que l'introspection à laquelle se livre la part la plus active des penseurs et des chercheurs américains apparaît, pour une bonne part, d'inspiration écologique. Les plus révolutionnaires des savants en cause se recrutent parmi les biologistes. Dans leur plus récent livre¹, Ehrlich et Harriman estiment que, si nous voulons survivre, il faut détruire notre actuel déterminisme socioculturel et le remplacer par un autre, presque en tout exactement le contraire. A ce sujet, ces auteurs proposent notamment de renverser les tendances économiques actuelles, d'organiser la régression économique des pays industriels et de repenser toute la politique de développement du tiers monde.

Pareil programme ne peut être jugé que comme un pur délire par les détenteurs actuels du pouvoir politique et social. Mais, pour aussi chimérique qu'il puisse paraître, il est à noter qu'il repose sur des données rigoureusement scientifiques et que, par ailleurs, des citoyens de plus en plus nombreux s'organisent pour protester contre ce qu'ils considèrent comme les aberrations d'une société industrielle de consommation, alors que d'autres se retirent de la société américaine et se constituent en marginaux. Devant ces faits, on peut se demander, avec Michel², si ce « désordre est celui du mouvement » et si « la société américaine, si longtemps figée dans sa réussite, rêve d'une nouvelle ruée vers l'Ouest, infiniment plus ambitieuse que la première ». Ce qui fait écrire au même auteur cette phrase lourde de sous-entendus : « Comme notre XVIII^e siècle, elle (la société américaine) rêve tout haut dans ses livres, et le monde l'écoute en s'interrogeant ».

Par ailleurs, on ne saurait passer sous silence le fait que la théorie de croissance de l'économie appelle aussi des réserves de plus en plus nombreuses d'autres milieux. Des participants au comité préparatoire de la Conférence des Nations Unies sur le milieu

¹ EHRLICH P.R. et HARRIMAN R.L. : *How to be a survivor*, Ballantine, New York 1971.

² MICHEL A. : « Le monde industrialisé : un château de cartes », *Sciences et Vie*, Paris, juin 1971.

humain ont même été jusqu'à relever que « dans un monde où les ressources matérielles ne sont pas inépuisables, la production et la croissance économique ne sont pas des fins en elles-mêmes ». Un délégué de cette même assemblée a encore constaté que « de plus en plus, une nouvelle école d'économistes se demande si la société d'opulence peut continuer à soutenir un concept de croissance qui produit le superflu au détriment du nécessaire ». Il en a conclu à la nécessité d'établir un nouvel ordre de priorités pour permettre « un emploi plus rationnel des rares ressources en vue de satisfaire les besoins élémentaires de tous les êtres humains, spécialement dans le monde en voie de développement ». Ce sont là des sons nouveaux, encore inhabituels, mais qui peuvent avoir une résonance bien plus grande dans le futur, d'autant plus que des milieux économiques¹ commencent aussi à se poser des questions à l'endroit de la valeur réelle de la théorie économique de croissance. Il convient alors de se demander si le développement de notre économie ne doit pas être conçu de façon plus verticale qu'horizontale.

Aussi, au moment de procéder à un examen prospectif des institutions économiques et sociales de notre pays, il apparaît indiqué de ne pas omettre de tenir compte de ce qui peut sembler encore relever de développements utopiques, car ces développements rejoignent, dans leur essence et par certains côtés, les plus nouvelles constatations économiques et sociales de notre pays. Tout le problème de l'humanisme de notre société de demain et de l'optimum de notre appareil économique futur se place dans ce contexte.

¹ JULIUS BAER « Auch die Erde hat ihre Grenzen », *Bulletin* n° 24, Zürich, 24 juin 1971.

